

Une fois de plus la grande ombre casquée du Chancelier de fer a inspiré la politique allemande. Les principaux acteurs de 1908 avaient quitté le rôle qu'ils tenaient à cette époque : le prince de Bülow n'était plus chancelier, M. Isvolski n'était plus ministre des affaires étrangères; des hommes nouveaux, M. de Bethmann-Hollweg, M. de Kiderlen-Wæchter, M. Sasonof, pouvaient passer l'éponge sur le passé et faire un pas pour se rapprocher.

Un point important a été abordé à Potsdam et dans le discours du chancelier, la politique balkanique. C'est le seul dont nous voulions parler ici. « Les deux puissances ne se laisseront entraîner dans aucune combinaison qui puisse les mettre en désaccord. » Voilà le principe général. « L'Allemagne et la Russie ont un intérêt égal au maintien du *statu quo* dans les Balkans et dans tout l'Orient, et ni l'une ni l'autre ne soutiendra une politique qui tendrait à le détruire, de quelque côté que cette tentative soit faite ». Voilà l'application. Qu'est-ce à dire? C'est la sécurité complète assurée à la Russie du côté de la Turquie pendant qu'elle fait ses affaires en Perse. Quelle combinaison pourrait, en Orient, mettre en désaccord l'Allemagne et la Russie? La Russie ne désire pas, c'est un fait connu, une trop grande extension des états slaves des Balkans; elle a usé de toute son influence pour empêcher la Bulgarie de faire la guerre aux Turcs en 1908; on ne voit donc pas à quelle « combinaison » la Russie renoncerait et ne pourrait-on pas croire que la « combinaison » dont il est question, serait plutôt une politique autrichienne d'avancée dans les Balkans avec l'appui de l'Allemagne? En effet, remarque la *Correspondance politique russe* du 24 décembre 1910, « seules l'ambition de l'Autriche et la complaisance de l'Allemagne ont, à un moment donné, troublé l'harmonie et failli déchaîner la guerre en Orient. » La crise bosniaque est, ici, visiblement,